

## LE PETIT GARÇON AUX GRILLONS<sup>1</sup>

Mon ami Jacques entra un jour chez un boulanger pour y acheter un tout petit pain qui lui avait fait envie en passant. Il destinait ce pain à un enfant qui avait perdu l'appétit et qu'on ne parvenait à faire manger un peu qu'en l'amusant. Il lui avait paru qu'un pain si joli devait tenter même un malade.

Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon de six ou huit ans, pauvrement, mais proprement vêtu, entra dans la boutique du boulanger.

« Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain...

La boulangère monta sur son comptoir (ceci se passait dans une ville de province), tira de la case aux miches de quatre livres le plus beau pain qu'elle y put trouver, et le mit dans les bras du petit garçon.

Mon ami Jacques remarqua alors la figure amaigrie et comme pensive du petit acheteur. Elle faisait contraste avec la mine ouverte et rebondie du gros pain dont il semblait avoir toute sa charge.

« As-tu de l'argent ? » dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent.

« Non, madame, répondit-il en serrant plus fort sa miche contre sa blouse, mais maman m'a dit qu'elle viendrait vous parler demain.

- Allons, dit la bonne boulangère, emporte ton pain, mon enfant.

- Merci, madame, » dit le pauvre.

Mon ami Jacques venait de recevoir la monnaie. Il avait mis son emplette dans sa poche et s'appropriait à sortir, quand il trouva immobile derrière lui l'enfant au gros pain qu'il croyait déjà bien loin.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit la boulangère au petit garçon qu'elle aussi avait cru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain ?

---

<sup>1</sup> Histoire vraie et merveilleuse, extrait de l'introduction de P.-J. Stahl dans *Les Contes de Perrault*, avec des dessins de *Gustave Doré*, chez J. Hetzel Éditeur, Librairie Firmin Didot, frères et fils, 56 rue Jacob, Paris, 1861.

- Oh ! si, madame, dit le petit.

- Eh bien ! alors, va le porter à ta maman, mon ami. Si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route, et tu seras grondé. »

L'enfant ne parut pas avoir entendu. Quelque chose semblait attirer ailleurs toute son attention. La boulangère s'approcha de lui, et lui donnant amicalement une tape sur la joue :

« A quoi penses-tu, au lieu de te dépêcher ? lui dit-elle.

- Madame, dit le petit garçon, qu'est-ce qui chante ici ?

- On ne chante pas, répondit la boulangère.

- Si, dit le petit. Entendez-vous : « Cuic, cuic, cuic, cuic ? »

La boulangère et mon ami Jacques prêtèrent l'oreille, et ils n'entendirent rien, si ce n'est le refrain de quelques grillons, hôtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

« C'est-il un petit oiseau, dit le petit homme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes ?

- Mais non, petit nigaud, lui dit la boulangère, ce sont les grillons. Ils chantent dans le fournil, parce qu'on vient d'allumer le four et que la vue de la flamme les réjouit.

- Les grillons ! dit le petit garçon ; c'est-il ça qu'on appelle aussi des cri-cri ?

- Oui, » lui répondit complaisamment la boulangère.

Le visage du petit garçon s'anima.

« Madame, dit-il en rougissant de la hardiesse de sa demande, je serais bien content si vous vouliez me donner un cri-cri...

- Un cri-cri ! dit la boulangère en riant ; qu'est-ce que tu veux faire d'un cri-cri, mon cher petit ? Va, si je pouvais te donner tous ceux qui courent dans la maison, ce serait bientôt fait

Oh ! madame, donnez-m'en un, rien qu'un seul, si vous voulez ! dit l'enfant en joignant ses petites main pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cri-cris, ça portait bonheur aux maisons ; et peut-être que s'il y en avait un chez nous, maman, qui a tant de chagrin, ne pleurerait plus jamais. »

Mon ami Jacques regarda la boulangère. C'était une belle femme, aux joues fraîches. Elle s'essuyait les yeux avec le revers de son

tablier. Si mon ami Jacques avait eu un tablier, il en aurait bien fait autant.

« Et pourquoi pleure-t-elle, ta pauvre maman ? dit mon ami Jacques, qui ne put se retenir d'avantage de se mêler à la conversation.

- À cause des notes, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, et ma maman a beau travailler, nous ne pouvons pas toutes les payer. »

Mon ami Jacques prit l'enfant, et avec l'enfant le pain, dans ses bras ; je crois qu'il les embrassa tous les deux.

Pendant la boulangère, qui n'osait pas toucher elle-même les grillons, était descendue dans son fournil. Elle en fit attraper quatre par son mari, qui les mit dans une boîte avec des trous sur le couvercle, pour qu'ils puissent respirer ; puis elle donna la boîte au petit garçon, qui s'en alla tout joyeux.

Quand il fut parti, la boulangère et mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main.

« Pauvre bon petit ! » dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de compte ; elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon, fit une grande barre sur cette page, parce que le compte était long, et écrivit au bas : *payé*.

Pendant ce temps-là mon ami Jacques, pour ne pas perdre son temps, avait mis dans un papier tout l'argent de ses poches, où heureusement il s'en trouvait beaucoup ce jours-là, et avait prié la boulangère de l'envoyer bien vite à la maman de l'enfant aux cri-cris, avec sa note acquittée et un billet où on lui disait qu'elle avait un enfant qui ferait un jour sa joie et sa consolation. On donna le tout à un garçon boulanger, qui avait de grandes jambes, en lui recommandant d'aller vite. L'enfant avec son gros pain, ses quatre grillons et ses petites jambes, n'alla pas si vite que le garçon boulanger ; de façon que quand il rentra, il trouva sa maman, les yeux, pour la première fois depuis longtemps, levés de dessus son ouvrage et un sourire de joie et de repos sur les lèvres.

Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle, et mon avis est qu'il n'eut pas tort. Est-ce que sans les cri-cris et son bon cœur cet heureux changement serait survenu dans l'humble fortune de sa mère ?

FIN

## Les Contes de Perrault

(Extrait de l') Introduction de P.-J. Stahl

Dans cette histoire, il n'y a pas ombre de fée ni d'enchanteur ; c'est une histoire vraie jusque dans ses détails, et si, dans sa vérité, elle a réussi à prouver que pour l'enfance l'illusion, grâce à Dieu, est partout et que pour elle le merveilleux se trouve jusque dans les réalités de la vie commune, elle est ici à sa place. [...]

Si le grillon est de trop, que d'illusions enfantines ou populaires, c'est tout un, il faudra bannir de ce monde, depuis la foi au bonhomme Noël, descendant obligamment tous les hivers, et à la même heure, par les tuyaux de toutes les cheminées, pour remplir de jouets les souliers et les sabots des enfants endormis, jusqu'à l'échange pieux ou naïf des gages de tendresse !

En vérité, les gens qui ont peur du merveilleux doivent être dans un grand embarras ; car, enfin, du merveilleux la vie et les choses en sont pleines. [...]

Vous voulez supprimer les Fées, cette première poésie du premier âge. Ce n'est pas assez : supprimez la poésie tout entière, supprimez la philosophie, supprimez la religion, jusqu'à l'histoire, jusqu'à la science ; car en vérité le merveilleux est autour, sinon au fond de tout cela. Perrault est de trop ! Mais alors Homère est de trop aussi ! Virgile, Dante, l'Aristote, le Tasse, Milton, Goethe et cent autres, les livres profanes et les livres saints eux-mêmes donc, sont trop ! Avec quoi s'il vous plait, les élèverez-vous donc, vos malheureux enfants ? Vous ne leur apprendrez ni le grec, ni le latin, ni l'allemand, ni l'anglais ; vous leur interdirez aussi les fables, car enfin Ésope, dans Phèdre, dans La Fontaine, dans Lessing, dans Florian, cet autre classique du jeune âge, on voit que les bêtes parlent ; et cela aussi peut paraître contre nature à des gens qui cependant ne devraient guère s'en étonner.

Rien, vous ne pourrez rien découvrir aux enfants si vous prétendez leur cacher le merveilleux, l'inexpliqué, l'inexplicable, l'impossible qui se trouve dans le vrai tout aussi bien que dans l'imaginaire. [...]